

Ce qui bat au loin

Franck Villain

Numéro 149, avril 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/85204ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

ISSN

1200-7935 (imprimé)

2371-3445 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Villain, F. (2017). Ce qui bat au loin. *Les écrits*, (149), 139–144.

FRANCK VILLAIN

Ce qui bat au loin

1.

... Et toi, Nature, toute limpide, toute éclats, toi si extérieure, si appelante, la voix qui nous rapproche fait-elle encore communion ? Et désert, et mer, dans le bruissement des feuilles ; comme l'avec se déplace entre éveil et cendres. On a touché un point du monde si dense que les mots ne frayent plus.

(faire corps)

2.

Ensuite on vit avec quoi ? C'est parti dans l'ombre, le repli du monde dans le bruit de tes mots. C'est passé se terrer dans l'hiver et tes pas sont froids de ne plus sentir. Portes closes sur la voix, ce tunnel, ou puits, ou sur ce qui bat bat encore au loin là où l'œil ne dort pas.

Commence ce long travail de piste, comme si la terre te demandait de ne pas lâcher prise.

(pierre poreuse)

3.

Te souviens-tu de ce que tu as perdu ? Un déroulé d'oubli recouvre la lumière. L'ombre, quand la voix se retire, c'est du lointain sur toutes choses, un éboulement fantôme si excessif, si brutal qu'il replace ton œil sur la loi des pierres et des chemins. Et tout ce gris en toi où se nivelle le monde. La balade des terres s'est consumée en habitude : Nature-carte postale, le dehors devenu décor. Mais quoi encore de farouche dans le vert qui remue ? La couleur reste cet enfant sauvage courant dans les buissons de fin de jour. Et les mots flairent, flairent comme des chiens, dans le vent.

(à l'arrêt)

4.

J'ai vu ! Le front des roches ! Sa lumière ! Le matin ! – j'ai vu, autour, les lignes tordues des chênes blancs comme des traits de pointe sèche sortant de la nuit – j'ai vu l'herbe grillée de froid dressée sur des attentes de chaleur – j'ai vu, au-dessus, le brouillard par couches légères faire les voiles d'un monde – j'ai vu tout un ciel tracé de rose et de nuances cuivrées surlignées d'un bleu encore sans orgueil... j'ai vu une face des choses qu'on dirait réveillée se caler au vieux retrait de l'hiver : c'est si vite, le coup d'œil en voiture sur la route du travail.

(le mont Bouquet)

5.

Dans le jour maintenant. Voix en sourdine dans les gestes claironnant des hommes. Les heures tissent les villes techniques. On n'entend plus que ce que l'œil doit voir : un ceci, un cela du faut faire dans la hâte : urgence ! Presser. Le pas. Le monde. La marche vers juste devant là à bout de bras bouts de mots bouts de tout vite gagné, demain a gobé l'éternité...

Habiterons-nous alors davantage la croûte de notre sol ?

De quelle patience nous frappe la Nature quand notre corps, contre elle, boit le détour de sa surprise ?

Ici, dans cette coulée du monde, le court terme a la profondeur des racines. Et faire ramper la langue dans son silence, ce n'est pas se taire.

(activités journalières)

6.

Ça s'étouffe. On tend l'oreille : rien, rien qui nous jette dans la langue ; quelques mots tombent sans accroche – trou : toi : tas de galets sans le souvenir des eaux.

Comme l'avec cogne vide quand rien c'est loin

coin

fin des liens,

la terre en courant d'air, le repli qui emmure.



Marée basse sur la voix, le regard las sur les choses. Du temps s'égoutte sur du morne et te prend pour bassine. L'indifférence est comme une femme qui n'aime plus : en elle se figent les baisers perdus.

(point mort)

7.

Être-là. Encore. Ensemble. Sans trop sentir les distances. Se dire qu'un lien va surgir comme une joie d'enfant, ou des mots qui en diront plus. Et on... attend. On est proche pourtant, du moins dehors et corps partagent le même là.

(immobile)

8.

Quand la Nature te rappelle que tes pas lui appartiennent... Quand ton corps se souvient qu'il est le lointain fils d'étoiles perdues... Quand tes pensées s'arrêtent au pied d'un très vieil arbre et suivent longuement le tracé des branches nues... Quand tout cela se mêle soudain à ta parole qui cherche encore ses mots, la terre retourne-t-elle alors ton regard uniquement sur toi-même ?

(appartenance)

9.

Plus que cet arbre nu que je vois. Plus que ce gris du ciel qui enserre. Plus que cette terre apparemment gelée. Plus que cet œil marchand dans le cœur délié des hommes. Plus que mon corps dans les plis de l'exil : le brouillard sur la langue et la voix muette ; on ne sent pas pourtant la mort...

PP

Quand ta parole s'enterre, elle t'enracine dans l'endurante et vive patience de ce qui peut surgir.

(humus)

10.

Un éclatant ciel blanc d'hiver ! Et brouillard, les pans de terre : bouts de colline, bouts de garrigue, bouts de bouts de traits de chênes blancs sans doute, ce voile cotonneux dans le vent qu'une simple main pourrait déchirer, il bouge, il gomme, replace, revient, efface, replace, se replace à ne plus imprimer une vue acquise du monde ; et l'œil se brouille, ou s'ouvre sur des mots qui dérapent, c'est selon le poids du blanc qui tombe. On dirait qu'il faut combler ces trous dans le regard ou juste épouser ces manques pour inventer ce qui se cache dans des bouts de colline et des bouts de garrigue et des bouts de bouts de traits de : cet éclatant dehors blanc d'hiver, le long de la route.

(phénomène naturel)

